

BULLETIN DE LA SOCIETE FRANÇAISE D'EGYPTOLOGIE - 90

Avril 1981

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 90 **Avril 1981**

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

Avril 1981

La séance est ouverte à 17 h 05, sous la présidence de Jean Leclant. Il salue en particulier la présence de S.A.R. le prince Fouad d'Égypte, du représentant de S. Exc. l'Ambassadeur d'Égypte en France, ainsi que de M. Guy Lengagne, maire de Boulogne-sur-Mer et vice-président du Conseil Général du Pas-de-Calais.

Membres excusés

Monsieur le Sous-Préfet de Boulogne-sur-Mer, Hubert Perrot, Monsieur le Maire adjoint de Boulogne-sur-Mer, Christian Lefebvre, S. Exc. Beshir Bakri, ambassadeur du Soudan en France, R.P. du Bourguet, MM. Pascal Carpalis, M. Colas, les Prs Herma Van Voss et James, MM. Dominique Jamson, André Laronde, Pierre Malfroid, M. et Mme Menjaud, MM. Raymond Montford, M. A. Neurisse.

Nouveaux membres

MM. A. A. Gamelseed, Zahair Hassam Babikir, Moham Hassan Basha, Mme D. Albis, Mlle M. C. Betro, Mme D. Bocquellon, Mlle I. Bonnet, Mme Boury, Mlle M. F. Bouillet, Mlle M. C. Brouillet, Mlle S. Carrère Debat, M. M. Colas, Comité du Souvenir Champollion à Figeac, Mme Couzi, Mlle E. de Crois-

set, Mmes Delange Bazin, C. Drevet, C. Duclos, MM. France Lanord, Galeba, P. Janklewicz, R. Machart, Mmes S. Marin, M. Maxwell, M. T. Monier, Mme A. Osier, Mlle F. Panneau, Mlle A. Rombauts, Mme C. Roubet, Mlle C. Saint Hippolyte, MM. F. Sergent, M. Teillac, T. Zimmer.

Nécrologie

Le 1er janvier 1981 est décédé à Podkowa Lesna, près de Varsovie, le Prof. Kazimiez Michalowski, un des doyens de l'École Polonaise d'Archéologie, le maître des études sur l'Égypte et la Nubie.

Né le 14 décembre 1901 à Tarnopol en Galicie (alors austro-hongroise), il poursuit ses études à l'Université de Lwow, à Berlin, Heidelberg, Münster, Paris et Rome. Membre de l'École Française d'Athènes, il participe aux fouilles de Tasos et Delos. En 1930, il devient professeur à l'Université de Varsovie.

Se tournant vers l'Égypte, il est accueilli en 1934 à l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire comme membre étranger. Il séjourna d'abord à Deir el Medineh, puis de 1936 à 1939 prend part aux fouilles menées à Tell Edfou.

Après avoir combattu vaillamment, K. Michalowski est retenu cinq ans prisonnier. L'archéologie active le retrouve ouvrant un chantier à Mirmekion, en Crimée, 1956-1957. Puis il obtient de revenir, avec ses étudiants polonais, dans le Proche-Orient, à Tell Atrib, dans le delta égyptien, et à Palmyre en Syrie. En 1959, il crée au Caire le Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne de l'Université de Varsovie. Fouilleur particulièrement heureux, il découvre, en plein cœur d'Alexandrie, d'importants bains romains et une sorte de théâtre ; puis, lors de la campagne de prospection de la Nubie vouée à la submersion sous les hautes eaux du grand lac Nasser, c'est la mise en évidence, à Faras, d'une cathédrale engloutie sous les sables du désert avec une étonnante collection de peintures superposées. Fondateur de la Société des Études Nubiennes, K. Michalowski joua aussi un rôle très actif pour la création de l'Association Internationale

des Égyptologues dont il fut élu Vice-Président d'honneur. Sous son impulsion, l'archéologie polonaise s'est portée également vers Chypre, vers l'Irak et vers le Soudan (étude du grand site chrétien de Old Dongola).

Co-Directeur du Musée National de Varsovie, membre de l'Académie polonaise des Sciences, Dr *honoris causa* des Universités de Strasbourg, Uppsala et Cambridge, il était également membre de l'Accademia dei Lincei, de l'Académie de Heidelberg, de l'American Institute for Archeology. Ses nombreuses publications, tant d'archéologie classique que d'histoire de l'art et d'archéologie égyptienne, seront le legs de ce grand savant qui a formé plus de deux générations de chercheurs polonais, un ami très fidèle de la France.

On annonce également avec regret la perte, à l'âge de plus de 80 ans, du Professeur Michail Alexandrovitch Korostovtsev, membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. où il avait succédé au Professeur V. V. Struve. Originaire de la Russie du Sud, il avait mené d'abord une carrière de marin et de journaliste et, à ce titre, il avait, durant la guerre, séjourné en Égypte en tant que correspondant, d'où sa participation au *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* et aux *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*. Caractère chaleureux, c'était un savant de grande classe, auteur en particulier d'une grammaire du néo-égyptien ; comme plusieurs de ses articles, celle-ci est rédigée, soulignons-le, en français, langue qu'il maîtrisait parfaitement.

Nous avons appris enfin, avec une profonde tristesse, le décès de Mme Françoise Bruyère, nièce de Mme Pierre Jouguet et veuve de Bernard Bruyère le fouilleur de Deir el Medineh (1879-1971) ; leurs deux noms resteront attachés au grand site thébain où ils ont résidé et travaillé si longtemps.

Nouvelles de la Société

Le dernier numéro paru et distribué du *Bulletin* est le numéro double 87-88. Le numéro 89 va sortir très prochainement et sera aussitôt distribué.

Le dernier numéro de la *Revue d'Égyptologie* est le 31. Les membres bienfaiteurs doivent l'avoir reçu. Les autres membres peuvent se le procurer chez Masson Services, 64, boulevard Saint-Germain au prix de 180 francs. Le numéro 32 se trouve à l'impression.

Nouvelles de l'Égyptologie

Monsieur Leclant poursuit en donnant des nouvelles des manifestations commémoratives.

L'année 1981 se marque, du point de vue de l'Égyptologie, par deux grands événements : le centenaire de l'Institut Français d'Archéologie Orientale et le centenaire de la mort de Mariette Pacha.

C'est en effet dans les tout derniers jours de 1880 et les premières semaines de 1881 que s'est mise en place, sous l'autorité de Gaston Maspero, « l'École Française du Caire », qui allait devenir, en mai 1898, l'Institut Français d'Archéologie Orientale. D'importantes manifestations ont célébré, au Caire, l'événement. Inauguration solennelle d'une plaque commémorative par Mme Giscard d'Estaing, émission d'une médaille, publication d'un gros **Livre du centenaire** qui comporte une quarantaine d'études, organisation d'une table ronde : « Prospection et sauvegarde des antiquités de l'Égypte » ; plus de cinquante communications ont été présentées sur ce thème d'une urgente actualité face aux pollutions et aux atteintes de tous ordres qui menaçent sites et monuments (remontées salines, nuisances, développement industriel et agricole, explosion démographique, vols et extension du tourisme) ; ces communications seront publiées par l'IFAO dans un volume d'Actes. Plusieurs expositions ont été présentées au Caire : documents d'archives et photographies sur la vie de l'IFAO au cours d'un siècle, sur les fouilles actuelles de l'IFAO et sur les travaux des autres missions scientifiques aujourd'hui à l'œuvre en Égypte. Une exposition préparée par l'organisme des Antiquités de l'Égypte en l'honneur de l'IFAO a été présentée dans le Musée Égyp-

tien, groupant des pièces caractéristiques des divers chantiers de fouille de l'Institut : Abou Roach, Assiout, Balat, Deir el Medineh, Karnak-Nord, Médamoud, Tell Edfou, Tod; un excellent catalogue a été rédigé par J.-P. Corteggiani.

A Paris même, sont prévues pour la mi-mai une exposition avec les objets du Musée du Louvre provenant des fouilles de l'IFAO et une séance solennelle à l'Institut.

Les cérémonies prévues pour commémorer le souvenir de Mariette Pacha vous ont déjà été présentées par Jean Yoyotte qui a beaucoup contribué à les organiser. Au Caire même, une émouvante cérémonie a eu lieu devant le monument funéraire dans lequel repose le fondateur du Service des Antiquités de l'Égypte. Sa ville natale, Boulogne-sur-Mer, a organisé une importante exposition : **Mariette Pacha, citoyen boulonnais** ; cette exposition est ouverte tous les jours (à l'exclusion du dimanche) à la bibliothèque municipale de Boulogne-sur-Mer. Un important catalogue a été établi, dû à Monsieur Jacques Cassar que nous entendrons dans un instant. On se reportera aussi à un numéro spécial (n° 8, janvier 1981) des **Cahiers du vieux Boulogne.**

Plusieurs conférences ont été organisées à Boulogne même : F. Daumas, 27 février : « Mariette et le temple de Dendera » ; J. Vercoutter, 4 juin : « Auguste Mariette et la découverte du Sérapéum de Memphis » ; J. Yoyotte, 19 novembre : « Mariette et le musée de sculpture tanite ». Un colloque sur « l'Égypte et la mer » sera tenu les 10 et 11 octobre à Boulogne-sur-Mer. En dehors de la présentation d'un montage audio-visuel dû à M. Daniel Liénard et de la projection de films, l'hommage de cette ville à son illustre enfant comporte encore l'apposition d'une plaque commémorative sur le monument qui décore une de ses places principales et l'émission d'une médaille.

Médailles

Dans le cadre des manifestations qu'elle a organisées pour célébrer le **centenaire de la mort de Mariette Pacha**, la ville

de Boulogne-sur-Mer a émis une médaille commémorative dont elle a confié la réalisation à un artiste boulonnais : M. Maurice Demilly, Professeur à l'école municipale d'Art. Frappée en bronze par les soins de l'administration des Monnaies et Médailles au module de 68 mm, elle présente, à l'avers, le buste de Mariette coiffé du tarbouche ; dans le champ, trois monuments ; le beffroi et la cathédrale de Boulogne évoquent le pays natal ; le grand sphinx de Gizeh symbolise l'extraordinaire travail de découverte accompli en Égypte. Au revers de la médaille, on lit en relief : « 1881-1981, Centenaire de la mort de Mariette Pacha, Hommage de Boulogne-sur-Mer ». Cette médaille est en vente exclusive à la mairie de Boulogne-sur-Mer, Service des Affaires Culturelles, F-62200. Son prix, avec écrin, est de 100 F.



M. Pierre Dehaye, directeur de l'Administration des Monnaies et Médailles, 11, quai de Conti, 75270 Paris, nous signale qu'une plaquette, frappée en 1905 à l'effigie d'**Auguste Mariette** et œuvre de Séraphin-Emile Vernier, figure toujours au catalogue des éditions de la Monnaie ; elle est en vente au prix de 93 F l'exemplaire en bronze et 1 500 F en argent.

La Société Française d'Égyptologie a reçu du Caire un lot de médailles célébrant la présence de **Jean-Philippe Lauer,** depuis décembre 1926, à Saqqarah. Œuvre de l'artiste Kadri, elle figure à l'avers la tête de J.-Ph. Lauer et au revers, devant la pyramide à degrés, l'anastylose de la cour du Heb-Sed. Elle peut être acquise (avec écrin) pour le prix de 100 F auprès de M. J.-Cl. Degardin.

Enfin, à l'occasion du **centenaire de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire,** a été frappée, par l'administration des Monnaies et Médailles de Paris, une médaille





commémorative, œuvre de Laferrière ; elle figure d'un côté l'image pharaonique d'un génie tenant les deux palmes d'éternité et de l'autre une composition de style arabe. Elle sera mise en vente par l'IFAO dans la seconde moitié de mai.

Communications

1. M. Jacques Cassar : Humanité d'Auguste Mariette.

2. Mme Christiane Ziegler : Une découverte inédite de Mariette : les bronzes du Sérapéum.

La séance est levée à 19 h 10.

MEMBRES BIENFAITEURS 1981 (début)

Ch. MAYSTRE
C. IMBERT
C. PEREZ DIE
J. MURAT
P. CHEVEREAU
G. POSENER
G. SABATIER
F. de SENIVAL
J. LOPEZ
M. MASANES
Y. KOENIG
H. HENNE
F. MATRAY
P. BERTRAND
P. COUTURE
M. LASSUDRIE
M. LASSUDRIE DUCHESNE
R. P. du BOURGUET
J.-C. GOYON
G. SECHERAIT
J. GOBY
M. BOUTEAU
S. THOMAS
J. M. KRUCHTEN
H. MENJAUD
F. CIMMINO
F. BARRIER
G. BATAILLE
H. MUELLER
P. DESPATUN
J. YOYOTE
B. LETELLIER
C. TRAUNECKER
J.-C. DEGARDIN

F. THILS
G. GOUZI
S. MARIN
G. ANDREU
E. CREPON
M. MURPHY
S. RENAUD
C. POSENER
M. ROCHE
C. SOURDINE
J. RAZOULS
D. ALBIS
C. de FLERS
M. VAUTRIN
N. GRIMAL
R. PARANT
A. PEEL
F. LABRIQUE
J.-P. LAUER
A. JACQUES
G. COULON
H. LOFFET
C. LAGET
L. LAMY
A. MILAN
C. ROQUET
P. LAMBERT
F. GOURDON
C. MOLTE
A. TEILLIER
D. DEVAUCHELLE
S. PISANI
J. CUSTMAN
P. VIAUD

M. COLAS
P. LAVALADE
C. VILLANOVA
W. GENAILLE
A. LACHENY
M. BOCQUILLON
M. DIENY
A. FORGEAU
G. CHARPENTIER

A. PARENT
P. P. CARAPALIS
J. PALOMBO
M. d'ESTE
F. PUYBASSET
J. ROUGEMENT
A.-M. GILLARD
E. TOULOUSE

UNIVERSITE DE LILLE

I.F.A.O.

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE NICE

BIBLIOTHEQUE ECOLE DU LOUVRE

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNIS

HUMANITÉ D'AUGUSTE MARIETTE

Jacques CASSAR

Secrétaire général du Comité du Centenaire
de la mort de Mariette-Pacha

Appliqué à Auguste Mariette, mort il y a maintenant un siècle, le terme d'humanité peut s'entendre dans deux des sens que propose le Littré : dans celui, d'une part, de ce qui ressortit à la nature humaine (ensemble des qualités et des défauts, des vertus ou des travers qui sont le lot commun de tout individu), mais, d'autre part, dans celui, assurément plus exceptionnel, de « sentiment actif de bienveillance pour tous les hommes ». Ce sens second, qui rend si attachante la personnalité de Mariette, lui valut, de son vivant, l'admiration, l'affection et le respect de ceux qui partagèrent son intimité, membres de sa famille comme son demi-frère Édouard Mariette ou amis véritables comme Ernest Desjardins, Florent Bertrand, Heinrich Brugsch, Melchior de Vogüé, Arthur Rhoné et, bien entendu, Gaston Maspéro, son successeur et le plus qualifié de ses biographes. Mais sans doute aussi, cette attention aux autres l'empêcha-t-elle d'œuvrer mieux pour sa gloire et, ajoutée à d'autres raisons, peut-être explique-t-elle l'inconcevable oubli dans lequel le tient encore sa propre patrie au point de lui refuser, en l'année même du centenaire de sa mort, le moindre témoignage public de reconnaissance.

Mariette appartenait à cette catégorie d'hommes dont on assure qu'ils gagnent à être connus. Ceux qui n'entraient pas dans son intimité ont pu le trouver redoutable. Car il impressionnait, de prime abord, par son physique : sorte de wiking blond aux yeux clairs, au « visage rouge » et aux « traits forts »[1], haut de « 5 pieds 6 pouces », soit 1,83 m pour reprendre la description de son demi-frère Édouard[2] ou même 1,85 m, d'après les indications signalétiques d'un passeport établi à Boulogne-sur-Mer en 1845, au moment de son mariage[3]. Tel il apparaît, dominant de sa haute stature ceux qui l'entourent, sur une photographie de la collection Rhoné, prise à Karnak, en 1876[4] (*fig.* 1). « Il est effrayant le Bey, reconnaît le même Arthur Rhoné, avec sa haute taille, son tarbouch très enfoncé, sa physionomie sévère et accentuée, son parler bref et ses effroyables lunettes noires bombées qui cachent complètement la région des regards et lui font des yeux apocalyptiques »[5]. L'athlète qu'était Mariette ne devait pas déparer au milieu des colosses qu'il arrachait au sol de l'Égypte. Il semblait qu'il y eût en lui un trop-plein de forces à dépenser. Aussi ses manières étaient-elles souvent brusques. Jeune maître au collège communal de Boulogne-sur-Mer en 1843, ne s'emporte-t-il pas jusqu'à souffleter deux élèves, brutalité qui justifie un rapport de son principal au recteur de l'Académie de Douai. « Ce jeune homme a une tête vive et il est vrai qu'il s'est laissé emporter, deux fois, par la colère, au point de donner un soufflet à deux élèves »[6]. A l'égard de ses enfants, il lui arrive parfois de se montrer « autoritaire, violent, ombrageux »[7] et, en Égypte, de se laisser aller à des mouvements de brusquerie, d'impatience ou de colère qui l'amenaient, si nécessaire, à « faire le coup de poing », voire à distribuer, sur les chantiers de fouilles, les coups de canne ou de courbache[8]. A la brusquerie du geste, correspondait souvent la causticité et même l'agressivité du langage. Il souffrait mal la contradiction encore qu'il fût capable de se remettre toujours en question au point que Melchior de Vogüé parle, à son sujet, d'une « exagération du sens critique »[9]. Il blâmait facilement les imperfections de ceux qui lui déplaisaient et ne refusait pas non plus, surtout dans sa jeunesse, les occasions de rompre des lances. Journaliste puis directeur de journal à Boulogne-sur-Mer, de 1841 à 1846, il avait su répondre aux attaques de feuilles adverses sinon mener lui-même les attaques. Un exemple suffira.



FIG. 1. — *Mariette à Karnak en 1876 (Collection A. Rhoné, E.P.P.H.E. Centre W. Golenischeff.)*

L'un des premiers articles de Mariette dans l'*Annotateur*, signé du pseudonyme Edouard Morice, traitait de la situation du théâtre à Boulogne et mettait en cause l'administration municipale pour l'insuffisance de sa subvention et le public boulonnais pour la constance de son absentéisme. Quatre ans plus tard, il n'hésitait pas — et cette fois en signant de son nom — à désigner à la vindicte publique le responsable : un directeur de théâtre doublement coupable de se prénommer Napoléon sous la monarchie de Juillet et d'avoir donné, avec preuves à l'appui, partout où on l'avait employé, le spectacle de son incompétence. Et comme le directeur, jouant les offensés, ne permettait pas qu'on s'en prît, je le cite, « à un homme qui peut marcher et marche avec assurance la tête haute sans craindre que la rédaction ni d'autres ne le forcent à fermer les yeux à la lumière de l'honneur... », « Pardon, monsieur le directeur, répondait aussitôt Mariette, nous n'avons pas la prétention de vous faire fermer les yeux. S'il nous était permis d'avoir une prétention à ce sujet, nous aurions au contraire celle de vous les faire ouvrir...[10] ».

Chez Mariette, l'écorce était donc rugueuse. Lui-même, d'ailleurs, le reconnaissait. « Je suis, écrivait-il à Ernest Desjardins en 1869, de ma nature assez farouche, les apparences chez moi sont quelquefois froides et brusques... »[11]. Mais sous cette enveloppe un peu rude, quels trésors de tendresse, de délicatesse, de bonté, de générosité, de modestie non feinte, d'affection expansive, de franche gaieté ! Et là, les témoignages abondent. « Délicatesse presque féminine de la sensibilité », dit Édouard Mariette[12]. « Une âme d'enfant gardée toute jeune... » et « dont un rien froissait ou charmait le cœur », atteste Melchior de Vogüé[13]. Pour ses bienfaiteurs, particulièrement pour ceux de ses débuts, Mariette gardait une reconnaissance indéfectible : pour Charles Lenormant, par exemple, qui, le premier, avait reconnu ses mérites et facilité son départ de Boulogne ou encore pour Emmanuel de Rougé, dont il faisait le correspondant privilégié de ses découvertes et à qui il communiquait, pour qu'il eût le plai-

sir de l'étudier et de la publier lui-même, toute inscription qui lui parut importante[14]. Reconnaissance non moins vive à l'égard d'Adolphe Gérard, le savant bibliothécaire de Boulogne, qui l'avait épaulé dans ses premières, dans ses difficiles recherches égyptologiques et à qui, devenu célèbre par sa découverte du Sérapéum, il écrivait en 1860 : « Mon cher Maître / J'éprouve un certain plaisir sur la nature duquel vous ne vous méprendrez point, en vous envoyant pour la Bibliothèque un exemplaire de ma lettre à M. de Rougé. / Je désire qu'en parcourant cet opuscule qui résume en quelques pages mes derniers travaux, vous ayez la preuve du bon souvenir que j'ai gardé de votre bienveillance et de l'empressement qu'autrefois vous avez mis à aider mes premiers pas... C'est en étudiant la modeste mais utile collection du Musée, c'est en cherchant la science dans les livres que votre complaisance entassait autour de moi, que j'ai été poussé vers les études qui sont devenues l'occupation de ma vie. Permettez-moi, mon cher Maître, de vous rappeler ce souvenir. Je ne sais pourquoi, mais j'éprouve un certain charme à vous dire que j'ai été longtemps et que je suis encore votre obligé... / »[15].

La fidélité de Mariette à ses amitiés tenait du prodige. Par Maspéro, Edouard Mariette ou Henri Wallon, nous connaissons bien celle qui le liait à Heinrich Brugsch, en qui il voyait le fondateur de « la science géographique égyptienne »[16] et avec qui ses adversaires en Égypte tentèrent en vain de le brouiller au lendemain de la défaite de 1870. Bien que son patriotisme souffrît grandement de cette humiliation, jamais l'idée n'effleura Mariette que Brugsch pût en être responsable et encore moins qu'elle affectât une amitié de près de vingt ans. « Vous n'êtes pas pour moi un Allemand, lui dit-il, vous êtes Brugsch... Je vous aime en véritable ami...Vous me connaissez assez pour que je n'aie pas besoin de vous en dire plus. »[17] L'histoire de son amitié avec Chabas est peut-être plus exemplaire. Impressionné par les connaissances philologiques de Chabas, Mariette s'était démené pour lui faire obtenir la Légion d'honneur. Chabas

l'en remercia en l'attaquant « publiquement dans une brochure » où il lui reprochait surtout sa « lenteur à publier ses découvertes »[18]. A juste titre surpris et peiné, il n'en tint pourtant pas rigueur à Chabas, qu'il chercha au contraire à rencontrer et à qui il rendit effectivement visite à Châlons-sur-Saône où il habitait, dans l'été de 1869[19].

La même année, Mariette écrivait à Ernest Desjardins : « ... il y a des amitiés que j'apprécie et auxquelles je tiens par-dessus tout. »[20] Celle qu'il portait à un compagnon de jeunesse, Florent Henry, fils adoptif d'un médecin boulonnais, le Dr J. P. Bertrand, ignorée des biographes, révélée par cinq lettres du fonds manuscrit de la bibliothèque municipale de Boulogne[21], mérite d'être tirée de l'ombre. Le 26 mai 1849, à peine a-t-il quitté Boulogne que Mariette écrit à son ami, « Mon cher Henry / Je t'ai cherché la veille et l'avant-veille de mon départ pour te faire mes adieux et surtout pour te remercier de toutes les peines que tu t'es données pour moi. Je n'ai pas eu la chance de te trouver. Tu ne dois pas être moins sûr de toute ma reconnaissance. Je ne t'en dis pas plus : entre vieux camarade comme nous les formes ne sont rien... »[22] Vis-à-vis de Mariette, l'amitié de Henry avait pris, à deux reprises au moins, la forme d'une aide pécuniaire. Chaque fois, le remboursement de sa dette fut, pour l'emprunteur, l'occasion de rappeler la pérennité de sa propre amitié. « Si mes instructions ont été suivies exactement, lui écrit-il en août 1860, tu as dû recevoir maintenant les mille francs qu'en des temps difficiles tu avais eu la bonté de m'avancer... / Maintenant il me reste à te remercier, et je voudrais le faire dans des termes qui te convainquissent de la sincérité de ma reconnaissance. J'ai passé autrefois, dans ton vilain Paris[23], des jours bien durs, mon cher ami, et je n'oublierai jamais que tu m'as aidé à en sortir. Tu as été pour moi ce que des proches parents n'ont pas voulu être. Tu m'as tendu la main quand d'autres que touchaient de plus près et mon avenir et le pain même de mes enfants retiraient la leur. Quelle que soit ton opinion

de moi-même, je resterai toujours ton vieux et reconnaissant camarade »

Fidèle à ses amis, Mariette était pour ses auxiliaires, qu'il ne ménageait pourtant pas, d'une bienveillance extrême. Il exigeait d'eux le maximum, quitte à se reprocher ensuite d'avoir exigé trop. Ainsi Bonnefoy, qui était à son service depuis les temps héroïques du Serapéum, mourut-il de « chaleur et d'épuisement, en 1859 »[24]. Ainsi Théodule Devéria, gravement malade, qui n'osa pas lui refuser, pour l'édition d'un de ses ouvrages, un service qui outrepassait ses forces. Les débutants trouvaient en lui un maître attentif et patient. S'il écartait sans ménagement les gêneurs, il savait faire preuve, à l'égard d'inconnus, d'une générosité que son demi-frère qualifie de « proverbiale »[26]. Encore qu'il fût pauvre, il étonnait par ses libéralités. Jamais il n'était indifférent aux souffrances humaines et savait compatir aux malheurs des autres. En 1871, il avait dû quitter précipitamment l'Égypte pour venir soigner à Boulogne l'une de ses filles mourantes, quand une depêche comminatoire du khédive Ismail le rappela à son poste. Mais en 1879 alors que, de nouveau, il se trouvait à Boulogne, au chevet, cette fois, de son fils aîné Tady, il apprit qu'Ismail venait d'être renversé. Il s'enquit aussitôt du lieu de son exil et, lorsqu'il eut decouvert que l'ex-khédive résidait à Naples, il l'assura, par télégramme, de son perpétuel dévouement.

L'intérêt porté aux autres ne se limitait pas chez Mariette aux êtres humains. Il s'étendait aux animaux, à tous les animaux. Sa maison de Saqqara en abritait d'inquiétants, « énormes rats, scorpions, tarentules... »[27]. A Boulaq, la cour du musée prenait des allures de zoo, avec « la chienne Bargoût » qui en gardait l'entrée, « Finette, la gazelle privée » qui se frottait aux visiteurs[28], ou d'autres, plus inattendus, comme un « chameau coureur, que le bey avait gagné dans une tombola... et (qui) pliait les genoux devant l'étranger »[29], un sanglier, une « poule du Soudan à une patte et l'air plutôt niais »[30], auxquels s'ajoutait une invraisemblable collection de singes qui amusaient Mariette par leurs grimaces et

meublaient agréablement ses nécessaires moments d'isolement.

Car cet homme simple et bon, parfois renfrogné, souvent brusque de manieres, n'aimait rien tant que la vie autour de soi. Son fonds d'inaltérable jeunesse le rapprochait de ses enfants ; la famille était tout pour lui ; il n'était heureux qu'entouré, comme il le disait, de son « petit monde ». Il détestait par-dessus tout jouer « à l'homme important »[31], fuyait les mondanités, avait un goût prononcé pour le jeu, la fête, les grosses plaisanteries, le calembour qui émaillait « ses discours les plus sérieux » et dont il prétendait qu'il est « la fiente de l'esprit »[32].

Fier de ce qu'il avait réalisé — « avoir fondé tout un musée avec les seuls resultats de mes fouilles, écrit-il à Desjardins en 1873, avoir créé avec ma seule industrie un musée qui n'a pas désormais de rival en Europe, est certainement un titre de gloire pour moi et, j'ose le dire sans fausse modestie, pour la France... » ou, tiré de la même lettre « dans ma vie, j'ai fait deux choses, et tout le monde ne peut pas en dire autant : j'ai fait le Serapéum et j'ai fait le musée de Boulaq »[33] — Mariette sut éviter cependant le piège de la sotte vanité. Après la decouverte du Sérapéum qui, brusquement, projetait dans l'actualité un humble régent de collège, faisait de lui un homme célèbre, populaire même, dans toute l'Europe, honoré, décoré, choyé par les plus grands, Mariette ne s'était pas « endormi sur ses lauriers ». Il avait conservé assez de lucidité pour comprendre que, passé le temps fugace des premiers honneurs, viendrait, inévitablement, celui des rancœurs, des jalousies, des incompréhensions, des équivoques. Voici ce qu'il confiait à son ami Henry, dès son premier retour en France, en 1854. « Je n'ai qu'à me louer de l'accueil très amical qui m'est partout fait ici. Je sens pourtant instinctivement que le jour où, mes droits à la main, je réclamerai ma petite part au soleil, ce jour là je rencontrerai quelques sourdes résistances. Mais j'y suis fait et j'ai déjà appris à mes dépens qu'en notre

monde de petites jalousies et de petites intrigues, les portes ne s'ouvrent que devant celui qui sait d'une main résolue leur fourrer la clef dans la serrure — ce que je ferai. »

Il lui faudrait donc se battre, non certes pour sa personne, ni même pour sa famille — « il n'a jamais utilisé pour les siens, dit Édouard Mariette, le crédit dont il jouissait » —[35], mais uniquement pour une œuvre qui le dépassait et qui devrait lui survivre. Sans doute n'était-il pas désarmé. Le courage fut, en effet, chez Mariette « l'un des côtés les plus marquants de son caractère »[36]. Du courage, il lui en avait fallu à Boulogne pour imposer aux siens, à sa belle-famille surtout, une vocation insolite, au demeurant peu rémunératrice ; à Paris, pour affronter, alors qu'il était déjà père de trois enfants, la gêne, les privations, l'incertitude du lendemain. En Égypte, sa vie fut un combat de tous les instants. Dans les années du Sérapéum, combat contre les éléments : l'inconfort du désert, le soleil qui lui brûle les yeux et qu'il considère comme un dieu malfaisant. Lettre à Henry, du 10 août 1860 : « ... Grâce au ciel, tout marche selon mes désirs, sauf peut-être mes pauvres yeux que je sens s'affaiblir de jour en jour. Nos regards bleus ne sont pas faits pour ces climats embrasés et le soleil est un ennemi que je regarde face-à-face depuis trop longtemps pour que je ne ressente pas déjà les effets de sa vengeance. »[37] Combat contre les hommes aussi, pas moins redoutables que le soleil. Le vice-roi Abbas, prévenu contre lui, tente de perturber ses fouilles ou d'en tirer bénéfice. Les commerçants d'antiquités, qu'il dérange dans leur trafic, soudoient des mercenaires pour le supprimer. Une administration lointaine et indifférente ne lui ménage pas les avanies, lui retire, par exemple, pour le confier à Devéria, le poste de conservateur-adjoint au Louvre qui eut au moins assuré ses arrières, s'il avait dû s'établir en France[38]. Passé au service des khédives à partir de 1858, Mariette doit mener d'autres combats, tout aussi épuisants : pour la sauvegarde des fouilles et du musée, pour l'édition de chacun de ses ouvrages ou, plus prosaïquement, pour assurer l'existence de sa famille. Que Saïd ou Ismaïl-Pacha le tiennent en grande estime pour son honnêteté sans faille, il devra cependant déjouer les intrigues, faire taire son amour-propre, s'exposer aux rebuffades, s'abaisser, pour plaire à ses maîtres, au rôle de « cicérone attitré » ou de « savant à tout faire »[39] et même, dans les derniers temps, « mendier littéralement l'argent nécessaire » à la poursuite de son œuvre[40].

Mais cette œuvre qu'il construit avec peine en Égypte, voici qu'il lui faut la défendre encore sur un autre terrain. L'exposition universelle de 1867 a révélé à l'Europe les trésors fabuleux du musée de Boulaq et excité à la cour impériale d'humaines convoitises. Mariette devra résister à toutes les pressions, renoncer à toutes les récompenses, compromettre, sans hésiter, sa carrière et son crédit. Les bijoux de la reine Ahotep ne seront pas offerts à l'Impératrice pas plus que les merveilles de Boulaq n'iront au Louvre. Mariette a fait plus. Pour protéger les résultats menacés de ses découvertes, il s'obligea, en dépit d'une santé sérieusement compromise et de difficultés financières grandissantes, à ne pas quitter l'Égypte. Il abandonna à d'autres, après la mort d'Emmanuel de Rougé, ce que Vogüé appelle « tous les bâtons de maréchaux de l'égyptologie »[41] : à savoir la chaire au Collège de France, la direction de la section d'égyptologie, le siège à l'Institut... « Mariette, pour son musée, était tout Égyptien », écrit son demi-frère Édouard[42].

Du courage, il en fallait enfin pour surmonter les épreuves qui, tout au long de sa vie, accablèrent cet homme apparemment inébranlable. Sa mère était morte alors qu'il n'avait que neuf ans. Entre 1861 et 1879, il perdit sa femme et six de ses dix enfants. En 1861, deux enfants : son aînée Marguerite Louise, 15 ans, et une autre fille, Éléonore Fanny, 5 ans. En 1865, meurent successivement son dernier fils Victor Ferdinand, 2 ans et sa femme, emportée au Caire par une épidémie de choléra ; en 1871, c'est sa fille Marie Émilie, 16 ans, qui s'en va et dont il ne peut recueillir le dernier soupir ; puis, en 1873, alors qu'il s'apprête à quitter l'Égypte, sa seconde fille, Joséphine Cornélie, 26 ans, est retrouvée

morte dans son lit. La brutalité de cette mort le laisse desemparé. De Naples, il écrit à son ami Jacquemart : « J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer. Notre pauvre Joséphine est morte Elle souffrait depuis longtemps. Mais un traitement sagement suivi nous faisait espérer une rapide guérison, quand tout-à-coup la chere enfant nous a quittés, emportée par une paralysie du cœur. Vous dire ma douleur est impossible. Tout est sombre autour de moi, et il me semble que c'est moi qui suis mort .. Que le bon Dieu, conclut-il, vous épargne la cruelle épreuve par laquelle je passe en ce moment. »[43] Le malheur l'attendait encore au bout du chemin. En 1879, soit moins de deux ans avant sa propre mort, il doit, à peine libéré des tracas d'une exposition universelle, regagner en hâte Boulogne à la nouvelle que son fils aîné, Tady, 23 ans, atteint d'une maladie mortelle, n'a plus que quelques semaines à vivre. Il mourra le 3 août 1879. A partir de ce moment, Mariette, victime depuis 1877 de violents accès de diabete, capable cependant de prodiges en 1878, ne resiste plus. Il croit le monde entier ligué contre lui et n'a plus de goût pour rien. Il s'abandonne à son destin

En conclusion de la remarquable biographie qu'il consacre à Mariette en 1904, Maspero ecrit des lignes qui auraient pu servir d'épitaphe. « On a critiqué ses methodes de travail et de fouilles, deprecié ses mémoires scientifiques, rabaisse la valeur de ses publications, mais, quoiqu'on en ait dit, il a bien fallu reconnaître qu'il avait su accomplir une grande œuvre et que seul il était de taille à l'accomplir. »[44] Ce bel hommage posthume doit être rapproché d'un autre hommage : celui qu'en 1849, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Charles Lenormand rend à un obscur provincial qu'il suggère d'envoyer en mission. « Voilà un jeune inconnu qui nous arrive de Boulogne ; je vous assure que c'est déjà un savant, je m'en porte garant ; il comprend les choses de l'Égypte .. »[45] Il ne m'appartient pas — n'étant pas moi-même égyptologue — de juger de la valeur scientifique de l'œuvre de Mariette Je crois toutefois pouvoir apporter la

preuve que, lorsqu'il arrive en Égypte, à l'automne de 1850, Auguste Mariette n'est pas absolument démuni, qu'il a deja, pour parler en termes militaires, « fait ses classes » et que sa découverte du Sérapéum ne sera pas le fruit du hasard

Issu d'une famille de la moyenne bourgeoisie, il avait reçu, dans des écoles privées d'abord, puis au collège communal de Boulogne, une formation classique, à base de latin et de grec. C'était, selon Ernest Deseille, le biographe de ses débuts, un bon élève, « à l'intelligence équilibrée », qui ne montrait toutefois de dispositions réelles que pour le dessin[46]. Il n'eut jamais d'autre diplôme universitaire que le Baccalauréat ès Lettres, obtenu, il est vrai, avec une mention Bien, le 4 août 1841. Peut-être tenait-il de son pere François Paulin une extraordinaire puissance de travail assortie d'une non moins extraordinaire faculté d'assimilation. Il était curieux de tout et retenait tout, comme en témoigne l'article prophétique d'Adolphe Gérard dans l'*Impartial* de Boulogne-sur-Mer, du 6 décembre 1849 « Ce jeune homme sait tout, s'assimile du moins et devine tout, avec une promptitude saisissante... Tout indique que M. Mariette est de force à honorer un jour le pays qui l'a vu naître et au sein duquel il a reçu les premiers eléments de cette science qu'il féconde aujourd'hui. »[47] La science dont il s'agit est, bien entendu l'égyptologie. Mais n'est-il pas nécessaire de rappeler les recherches d'histoire locale — sur les corsaires, sur les rues sur les origines de Boulogne — grâce auxquelles Mariette forgea la méthode qui, en Égypte, le conduira aux résultats que l'on sait ? Partant presque toujours de l'observation directe, elle reposait sur l'utilisation conjointe des sciences dites « auxiliaires » de l'Histoire : l'étymologie, l'archéologie, la géographie, les textes anciens.

Aujourd'hui encore, on s'interroge sur les raisons qui poussèrent Mariette vers l'égyptologie et l'on met en avant l'influence de Nestor L'Hôte, l'actif compagnon de Champollion, à qui le liait une lointaine parenté. C'est effectivement Mariette qui, après la mort de L'Hote en 1842, avait classé ses « papiers rapportés d'Égypte » à la demande de son père,

lequel « finissait sa carrière à Boulogne-sur Mer, comme inspecteur principal dans les douanes »[48]. Sans négliger cette source, sans doute est-il abusif de la privilégier. Dans sa lettre du 6 aout 1860 à Adolphe Gerard[49], Mariette met assez clairement les choses au point. « Dans une récente notice dont j'ai beaucoup à me louer, un journal me fait le parent de Nestor Lhote et attribue à ce regretté savant une part dans la décision qui m'a jeté, tout jeune encore, au milieu des études égyptiennes. Je ne protesterais pas contre le titre qui m'est donné, parce que j'en serais fier si je le possédais réellement. Mais je ne puis m'empècher de vous dire que si les études égyptiennes me comptent au milieu de leurs adeptes elles le doivent à la facilité avec laquelle, en un temps déjà bien loin de vous, la Bibliotheque et la Mairie de Boulogne m ouvraient leurs vitrines. »[49] Le premier contact avec l'Égypte, peut-être est-ce, en definitive, une caisse de momie acquise par la ville en 1837 qui l'avait établi, en même temps que la bibliothèque municipale lui offrait, pour s'initier au dechiffrement des hiéroglyphes, les ouvrages de base de Champollion, Young, Ackerblad, ses premiers instruments d'étude. S'il avait trouvé dans les papiers de L'Hôte un « abregé manuscrit de la grammaire copte »[50], c'est encore grâce à la bibliotheque qu'il avait appris l'hébreu et pu parfaire ses connaissances en latin et en grec. Il y a plus. Les Archives departementales du Pas-de-Calais conservent une longue lettre adressée, en 1846, par Mariette au recteur de Douai et qui prouve que, quatre ans avant son envoi en Égypte, il a déjà mis au point la stratégie qui le mènera au Serapéum et orientera ses activités jusqu'à la fin de ses jours[51]. Pour le reste, ses biographes s'accordent à lui reconnaître les qualités essentielles de l'archéologue : Maspéro, le « don d observation et de déduction logique »[52], Édouard Mariette, « le coup d'œil »[53], Vogué, « l'intuition du chercheur »[54]

On peut, à bon droit, s'étonner qu'un homme d'une telle stature ait pu, si rapidement, être oublié des Français. L'Histoire seule permet de l'expliquer. Mariette meurt en

1881 et sa mort coïncide très exactement avec le début de la « question d'Égypte », c'est-à-dire avec la naissance, au lendemain du renversement d'Ismaïl, d un mouvement « à la fois religieux et national, dirigé contre la mainmise de l'étranger sur l'Égypte »[55] et dont le colonel Arabi prend la tete. A la suite d'une démonstration navale franco-britannique, une émeute éclate à Alexandrie, le 11 juin 1882, à l'instigation de ce mouvement ; elle fait une soixantaine de victimes dans la population chrétienne de la ville

Boulogne-sur-Mer s'apprete alors à inaugurer le monument qu'une souscription publique vient d élever à la memoire de Mariette (*fig.* 2). Personne, je crois à l'exception du seul Arthur Rhoné, ne s'est avisé que ce monument, qui se voulait hommage, fut en réalité le monument du malentendu, de l'équivoque, presque de l'imposture La statue en bronze de Mariette, œuvre d'Alfred Jacquemard, qui se dresse en haut d'un piedestal en forme de pyramide tronquée (idee pour le moins bizarre de l'architecte parisien Dutert) est un hybride un peu ridicule où le tarbouche à gland, unique concession à l'Égypte, se marie mal avec un habit d académicien que Mariette n'a d ailleurs « jamais porté »[56]. Sur ce point, le post-scriptum d'une lettre de Jacquemart à Auguste Huguet, maire de Boulogne, est on ne peut plus explicite. « Il est bien entendu, écrit Jacquemart, que ma statue n'a en vue qu'*Aug*(uste) *Mariette le savant illustre* et non *Mariette-Pacha*, le fonctionnaire *égyptien* ? N'est (ce) pas l avis de la Ville de Boulogne, monsieur le Maire ? »[57] Le piédestal, quant à lui, comporte sur ses quatre faces, des inscriptions gravées qui énumèrent avec complaisance quelques-uns des grands chantiers ouverts par Mariette en Égypte. Mais le Musée de Boulaq, second après le Serapéum de ses titres de gloire, n'y figure pas. On a jugé opportun de le remplacer par le Grand Sphinx ! L'omission ne pouvait être que volontaire. Convenait-il, en effet, dans l'optique d'une République occupée d'expansion coloniale, de rappeler une création jugée par beaucoup saugrenue pour ne pas dire subversive ? Vogüé le reconnait sans ambages « A l'époque de la décou-

verte du Sérapéum, la pensée de créer un musée en Égypte ne serait alors venue à personne. »[69] Est-il besoin d'ajouter qu'à la ceremonie d'inauguration du monument, le 16 juillet 1882, aucun représentant de l'Égypte n'avait été convié ?

Ainsi, croyant de bonne foi l'honorer, la ville natale de Mariette, un an seulement apres sa mort, attentait-elle déjà à sa mémoire. Car vouloir couper Mariette d'une Égypte à laquelle, après lui avoir consacré sa vie, il avait tenu à demeurer « fidele jusqu'à la mort, à travers les épreuves et les souffrances de ses dernières années »[39], n'était-ce pas le moyen le plus sûr d'ôter à son œuvre ce qui, précisément, la rendait originale et exemplaire ?

Les dernieres fumées d'un encens officiel une fois dissipées, si l'on conservait le monument, on préféra oublier l'homme.

Le méritait-il ? Le mérite-t-il encore ?



Fig. 2 — Le monument à la mémoire d'A. Mariette (Photo ville de Boulo

NOTES

1. Edouard Mariette, *Mariette-Pacha. Lettres et souvenirs personnels* Paris, Jouve, 1904, p. 238
2. *Ibid.*, 238
3. Boulogne-sur-Mer *Archives municipales. Registres des visas de passeports, année 1845* Visa n° 1339
4. Collection A. Rhoné, Ecole pratique des Hautes-Etudes. Centre W Golenischeff
5. Cité par H Wallon, *Notice sur la vie et les travaux de François Auguste Ferdinand Mariette-Pacha*, Paris, F Didot, 1883, p 78.
6. *Archives departementales du Pas-de-Calais. Collège de Boulogne*, T 164
7. E Mariette, p. 268
8. Gaston Maspero, *Notice biographique sur Auguste Mariette*, Paris 1904, pp. 37 39
9. E. M. de Vogüé, « Auguste Mariette », *Revue des Deux-Mondes*, 188, p. 787
10. Boulogne-sur-Mer Bibliothèque municipale. *L'Annotateur*, n° du 23 octobre 1845
11. H Wallon, p. 78.
12. E. Mariette, *op. cit.*, p. 243
13. Vogüé, *op cit.*, p. 782
14. H. Wallon, *op. cit.*, p. 42

15 Boulogne-sur-Mer B bl mun Ms 822 fol 119 à 121
16. H Wallon op cit p 63 n 4.
17 Maspero op cit p 181
18 *Ibid* p 149
19 *Ibid*, p 175
20. H Wallon op cit p 78
21. Cf n. 15
22. *Ibid.*, n 15, fol. 121
23 Eugène Henry était Parisien de naissance
24 Maspero op cit p 99
25 *Ibid* p 99
26 E Mariette op cit p 244
27 *Ibid*, p 252.
28. Arthur Rhoné, *L'Egypte à petites journées*, Paris, Leroux, 1877, p. 61
29 E Mariette op cit p 278.
30 *Ibid* p 281
31 *Ibid* p 240
32 *Ibid* p 27.
33 H Wallon *op cit* p 61
34 Boulogne B b mun Ms 822 op cit fol 119 v°
35. E. Mariette, *op cit.* p. 243
36 *Ibid* p 285
37 Boulogne. Bibl. mun. Ms 822, *op. cit.*, fol 121
38 Maspero op cit p 1 8
39 Vogué, *op. cit.*, p. 780
40 Maspero op cit, p 197
41 Vogué, *op. cit.*, p. 787.
42 E Mariette, *op cit.*, p. 110
43. Bibliothèque Nationale Manuscrits. N.A.F. 20.180, n° 295 bis.
44 Maspero op cit p. 223
45 Ernest Desjardins *Conférence sur la vie et les travaux d'Auguste Mariette* Boulogne-sur-Mer 1882
46 Ernest Deseille *Les débuts de Mariette-Pacha* Boulogne-sur-Mer, 1881 p 5.
47 Boulogne. B bl. mun. *L'Impartial de Boulogne-sur-Mer*, n° du 6 décembre 1849
48. V and er d Abbadie *Nestor L'Hôte (1804-1842)*, Leide, 1963, pp. 10-11
49 Cf n 34 fol 119
50 A Lefebvre « Le précurseur de Mariette-Pacha, Nestor Lhote » *La France du Nord* n° du 12 août 1968
51 *Arch dep du Pas de Calais Collège de Boulogne* T 165 Une transcription de la lettre a été faite par M Bargeton dans les *Mémoires de l'Académie d'Arras* année 1943-1944 fasc 11, pp 110 à 118 Le P' Jean Yoyotte dans le n° spécial Mariette des *Cahiers du Vieux Boulogne* janvier 1981 a analysé ce document sous le titre « Une autorisation d'absence en 1846 » p. 9
52 Maspero *op. cit* p 33
53. E. Mariette, *op cit* p 163
54 Vogüé *op cit*, p 786
55 M Blanchard *L'essor industriel et l'impérialisme colonial (1878-1914)* Paris P U F Collection Peuples et Civilisations 1949 p. 79
56. A. Rhoné à E Deseille Correspondance Boulogne Bibl mun Ms 715.
57 Jacquemart à A Huguet lettre du 24 juillet 1881 Boulogne Arch. mun Série M Monument à Mariette
58 Vogüé *op cit* p 776
59 Maspero, *op cit* p 191.

UNE DÉCOUVERTE INÉDITE DE MARIETTE, LES BRONZES DU SÉRAPÉUM

Christiane ZIEGLER

Le 2 octobre 1850, un jeune attaché au catalogue des antiquités égyptiennes au musée du Louvre arrivait à Alexandrie. Il s'appelait Auguste Mariette et avait pour mission de visiter les monastères coptes d'Égypte pour faire l'inventaire des manuscrits qui s'y trouvaient... On sait comment, après s'être heurté à mille obstacles Mariette décida d'engager une trentaine d'ouvriers pour explorer le désert de Saqqara à la recherche du Sérapéum. Alors commença l'une des plus grandes aventures de l'archéologie : de sphinx en sphinx Mariette parvint au temple puis à la sépulture des taureaux Apis[1]

Grâce à la générosité du souverain égyptien, les collections du Louvre s'enrichirent de 3 000 pièces provenant du Sérapéum proprement dit. Ce don comprenait des objets prestigieux comme la statue monumentale du taureau Apis[2] ou les bijoux de Khaemouaset, fils de Ramsès II et grand prêtre de Ptah à Memphis Mais la plupart des pièces sont d'aspect plus modeste ce qui n'enlève rien à leur grand intérêt scientifique : centaines de stèles dédiées par des particuliers et permettant d'éclairer la chronologie de la Basse Époque[4], amulettes et ouchebtis déposés dans la tombe des taureaux sacrés et dont j'ai entrepris l'étude, fragments de statues et de monuments divers, canopes... Aujourd'hui je voudrais vous présenter une catégorie très particulière d'objets provenant du Sérapéum de Memphis, ce sont ces innombrables statuettes de bronze découvertes par Mariette sous le dromos et aux abords des pylônes du temple de l'ouest.

La découverte

C'est le 16 mars 1851 que Mariette commence le dégagement du dromos en l'attaquant simultanément par les deux extrémités[b]. Cette allee, longue de 86 mètres, entièrement couverte de dalles et flanquée de deux murs bas, reliait les deux sanctuaires construits par les souverains de la XXX[e] dynastie : le temple de l'Est dont un des sphinx porte le cartouche de Nectanébo II, le temple de l'Ouest attribué à Nectanébo I[er] et précédé par un pylône construit par Nectanébo II[6 bis]. Le dromos sera exploré principalement jusqu'au 5 juin 1851. Mariette qui cherche les tombes des taureaux sacrés pense que leur ouverture peut se dissimuler sous un dallage. Aussi fait-il complètement retourner le dromos : « il n'est plus une pierre » écrit-il « que nous ne deplacions, plus un pan de mur que nous ne sondions. Depuis longtemps tout le dallage du temple de Nectanébo a été remué. C'est maintenant au dromos que nous nous attaquons Systematiquement nous le detonçons »[b] Les resultats de ces fouilles sont inattendus : « en soulevant le dallage du dromos » dit Mariette « nous nous sommes aperçus que le terrain sur lequel on l'a posé est parsemé de statuettes de bronze représentant des divinités. Tantôt ces statuettes sont isolées, plus souvent on les trouve par tas énormes et entassés les unes sur les autres ; un de ces tas nous en donne 260 un autre plus de 300... Toutes n'ont pas également échappe à l'humidité du sol dans lequel elles ont si longtemps été enfoncées, mais on sauvera certainement la moitié... »[7] il ajoute : « Les bronzes ont été distribués dans 25 couffes pour être dirigés vers les magasins de Saqqara ; 25 enfants marchaient deux par deux, la tête chargée du précieux fardeau, chantant et battant des mains pour marquer la mesure. Je suivais le cortège à cheval... » La nouvelle de cette decouverte arrive au Caire singulièrement déformée, ce qui vaut quelques ennuis à Mariette. « Ce ne sont pas des statuettes de bronze que le dallage du Sérapéum a livré mais des statues d'or. » Elle aboutit à l'interruption provisoire des fouilles et, les derniers jours qui la précèdent, Mariette laisse prudemment les bronzes nouvellement découverts dans leur trou en les recouvrant de sable

En utilisant le Catalogue provisoire du Sérapeum rédige en Égypte par Mariette et partiellement conservé aux Archives des musées de France[8], j'ai pu établir le calendrier suivant concernant les trouvailles de bronzes faites dans la seconde partie de 1851 :

— du 21 mai au 2 juin, Mariette travaille sur ce qu'il nomme « le pylône de Nectanebo » mais qui de toute évidence comprend une partie du dromos adjacent ;

— du 27 août au 1[er] septembre il travaille au mur d enceinte nord ,

— du 13 octobre au 3 novembre, il fouille le mur d'enceinte sud.

Nous savons également que d'autres bronzes furent trouvés en 1852 : au cours d'une nouvelle fouille des pylônes Mariette en decouvrit dans les fondations du pylône nord et aussi au nord-est de ce dernier, à l'extérieur de l'enceinte ; ceux-ci semblent jalonner une sorte de voie non dallée qui se dirigerait vers les tombes de meres d Apis, actuellement fouillées par les archéologues britanniques[9]

Le destin des bronzes du Sérapéum

L'ensemble des statuettes fut partage entre l Égypte et la France, à l'exception d'un petit nombre d'entre elles qui furent offertes au Prince Napoléon[10]. Les plus belles sont aujourd'hui conservées au Musée du Caire et partiellement publiees par Daressy dans son catalogue des statues de divinités[11]. Il faut sans doute y joindre un lot de statuettes et de débris de statues de bronze retrouvés en 1949 par J. P. Lauer au nord-ouest de la pyramide à degrés de Saqqara[12]. Très probablement on les avait volés à Mariette pour les enterrer provisoirement D'autres bronzes découverts par Mariette se trouvent actuellement au musée de Bou-

logne[13]. Le reste arriva au Louvre dans ces « caisses du bœuf Apis » dont nous parlent les inventaires. Leur nombre s'élevait à 1 208 si l'on en croit un relevé des envois de Mariette exécuté par Devéria[14]. Depuis, certains d'entre eux ont été cédés en dépôt dans différents musées de province et également au musée de Varsovie[15]. Ce chiffre imposant comprend des centaines de statuettes agglomérées en paquets informes dont la plupart n'ont pu être décapées ; il s'agit essentiellement de figurines d'Isis et d'Osiris.

Les bronzes qui avaient le mieux résisté au temps ont été nettoyés dès leur découverte ; au début du XX[e] siècle des tentatives de restauration ont été faites sur des objets qui paraissaient relativement sains, mais sans résultats spectaculaires. Parmi les bronzes en bon état conservés au Musée du Louvre, j'ai identifié environ 250 statuettes provenant des fouilles de Mariette. La plupart portaient encore leur étiquette d'origine, d'autres montraient la trace parfaitement visible de cette étiquette, un petit nombre enfin étaient reconnaissables à leur patine très particulière (couleur vert-pomme sur bordeaux) qui les distingue nettement des autres bronzes égyptiens. Ceux qui ont travaillé sur des collections anciennes comprendront les difficultés qu'on rencontre à étudier des objets découverts depuis plus de 100 ans : encre pâlie, étiquettes décollées, journaux de fouilles évanouis...

Procédés techniques et lieu de fabrication

Les statuettes sont des bronzes coulés selon la technique de la cire perdue. Certains sont en fonte pleine mais beaucoup possèdent un noyau argilo-sableux relativement poreux. A ma demande le Laboratoire de recherche des musées de France a entamé une étude des alliages dont les résultats ne sont que provisoires[16] :

La concentration plus forte de plomb dans la tête de certaines statuettes pourrait indiquer que celles-ci ont été coulées la tête en bas. L'étude de la patine n'en est qu'à ses débuts : les produits d'altération sont en général des hydroxychlorures de cuivre, paratacamite et atacamite.

La taille et la qualité des objets sont très inégales. On trouve par exemple une série d'Isis[17] et d'Osiris[18] mesurant entre 30 et 50 cm qui sont d'une très grande perfection technique, avec souvent des incrustations d'or. D'autres statuettes ont visiblement été préparées pour recevoir un revêtement, sans doute une feuille d'or sur un support de stuc[19]. Mais la plupart des bronzes sont de facture grossière et correspondent à une fabrication de masse.

Il serait intéressant de connaître précisément le lieu de cette fabrication. La première hypothèse est celle d'une fabrication locale, à Memphis même. Or on a retrouvé sur le site des moules de bronziers d'époque ptolémaïque attestant l'existence d'un quartier qui regroupait les ateliers de métallurgistes[20]. Certaines tombes d'artisans du Nouvel Empire situées dans la partie nord de la nécropole de Saqqara appartiennent à des orfèvres et des armuriers qui sont représentés au côté des bronziers[21]. On sait d'autre part que Sokar, dieu local, était considéré dès l'Ancien Empire comme le patron des fondeurs[22]. Si l'on ajoute à tout cela les données tirées des papyri grecs et démotiques[23] il est légitime de penser que les pèlerins venaient choisir leur ex-voto dans les fabriques et les magasins de Memphis, et peut-être au Sérapéum lui-même.

Mais on peut également imaginer que certains voyageurs faisant route vers Memphis apportaient avec eux des statuettes fabriquées dans leur pays d'origine. Cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer la diversité dans l'attitude des Osiris, qui, selon une étude faite par Roeder, correspondrait à des origines géographiques différentes[24]. L'étude des noms propres et surtout des titres spécifiques gravés sur les statues, l'analyse des alliages et des procédés techniques permettraient d'éclairer le problème.

Les dieux du Sérapéum

Si les statuettes de divinités constituent l'essentiel de la trouvaille, il faut signaler que des instruments de culte ont

été également découverts par Mariette : il s'agit de contre-poids de ménat, d'égides, de sistres, de situles et d'un couvercle de vase liturgique orné de la tête du bélier d'Amon
On est frappé par l'extrême diversité des figurines de dieux. Alors que dans la plupart des cas les trouvailles de bronzes présentent une certaine homogénéité (Osiris à Karnak, Harpocrate à Athribis...)[26] les figurines du Serapeum de Memphis offrent un panorama presque complet des cultes égyptiens à Basse Époque.

Comme on peut s'y attendre, on trouve des images de la divinité locale, le taureau Apis[27]. Il est le plus souvent représenté sous son aspect animal, un taureau au front orné d'un triangle. Son dos est recouvert d'une sorte de tapis décoré de rosettes. De part et d'autre sont fréquemment gravés un disque ailé avec un uréus (à l'avant) et un scarabée ailé (à l'arrière). C'est une représentation différente de celle des stèles où l'animal est figuré avec un pelage tacheté noir et blanc[28]. Quelquefois Apis a l'aspect d'un homme à tête de taureau comme on le trouve sur certains reliefs datant de Nectanébo II[29] ou des ouchebtis

Mariette avait déjà remarqué qu'au Serapeum les cultes d'Apis et de Bes étaient associés[30]. La grande statue calcaire de Bès aujourd'hui au Louvre provient d'une cour du temple de l'Est. Plusieurs figurines en bronze représentant ce dieu ont été trouvées par Mariette. J'ai pu identifier précisément l'une d'entre elles, découverte le 29 octobre 1851, au mur sud de l'enceinte[31] Elle appartient à cette catégorie de dieux composites que l'on nomme fréquemment des Bes-Panthée ; il s'agit d'un Bes muni de quatre bras, quatre ailes et d'un corps d'oiseau. Le corps du Bès est gravé d'une multitude d'yeux. Le personnage est debout sur deux uréus. La base, entourée au sommet d'un serpent, porte des animaux gravés : un lion, un hippopotame, un chien, deux scorpions, un crocodile L'ensemble évoque de façon frappante les dieux décrits dans certains papyrus magiques comme le papyrus de Brooklyn[3*]. Plusieurs figurines de ce type appartiennent sans conteste à la XXVI[e] dynastie[32].

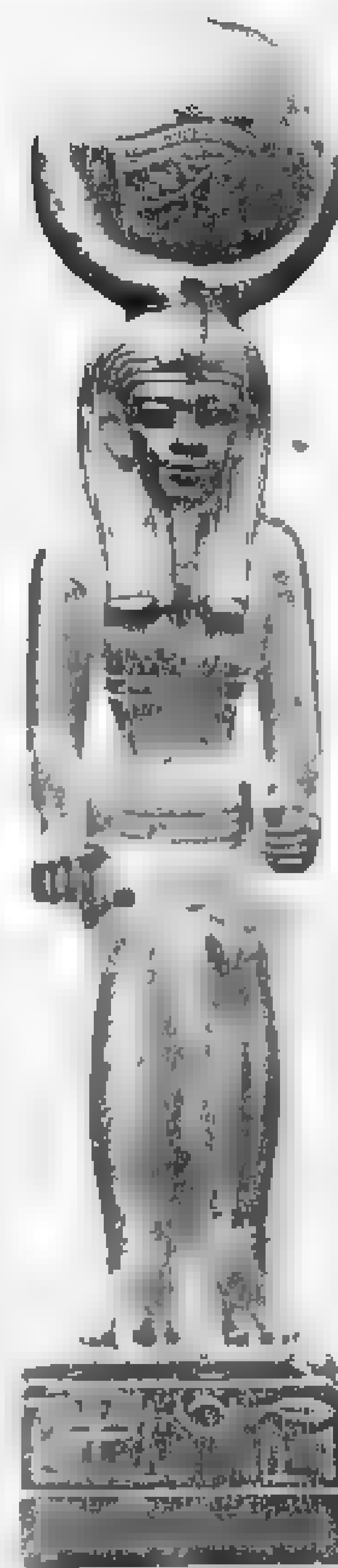


Fig. 1. — *Osiris-lune (bronze du Sérapeum*

Au Sérapéum le culte d'Apis mort était associé à celui d'Osiris[34]. Aussi de très nombreuses statuettes de bronze représentant la famille osirienne y ont-elles été retrouvées Les Osiris les plus remarquables sont de très grande taille (30 à 50 cm) et figurent le dieu debout, tenant ses deux sceptres. Les textes le nomment simplement Wsir ou Wsir-wn-nfr Un nombre relativement important d'Osiris lunaires a également été découvert[35]. Les inscriptions le désignent comme Wsir-iꜥḥ [36] (*fig.* 1) ; il est représenté assis, avec un disque sur la tête, souvent gravé d'un œil oudjat Parfois ce disque est surmonté de la couronne de Thot, tête d'ibis et atef. Les figurines d'Isis, épouse d'Orisis, sont également très fréquentes. Le plus souvent la déesse est assise dans l'attitude symbolique de l'allaitement. Deux exemplaires du Louvre représentent une Isis « scorpion » que le texte nomme seulement. L'une d'elle est une femme à tête de 3st vache dont l'arrière est muni d'une queue de scorpion[37] s'agit-il d'une Isis-Selkis, ou d'une forme particulière d'Isis scorpion, Isis-Hedjedjyt attestée à Ro-Nefer du delta et à Edfou, déesse tutelaire protégeant des morsures de scorpion ?[38]. Les bronzes du Sérapeum nous montrent également Isis sous l'aspect d'une femme portant la couronne hathorique, et aussi sous celui d'une vache couchée ; dans ce dernier cas, il s'agit peut-être d'une image de la mère d'Apis. Il est plus surprenant de découvrir au Sérapéum une image de Satis que l'inscription appelle Isis-Satis[39] (*fig.* 2) ; elle porte sur la tête un scorpion à tête d'uréus et le texte semble faire allusion à un culte du delta (fourré de papyrus déterminant le toponyme[40]). Les statuettes de dieux enfants (Harpocrate) viennent completer la famille osirienne. Ils sont nombreux et tres divers. Leur aspect est le même : enfant nu portant le doigt à la bouche et il est difficile de les identifier quand leur nom n'est pas inscrit sur le socle ; ainsi trouve-t-on sous des apparences très voisines des divinités aussi différentes que Ḥkꜣ, Ḏḥwty pꜣ ẖrd, Ḥr-pꜣ-ẖrd, Smꜣ-tꜣwy, Iḥy fils d'Hathor...[41].

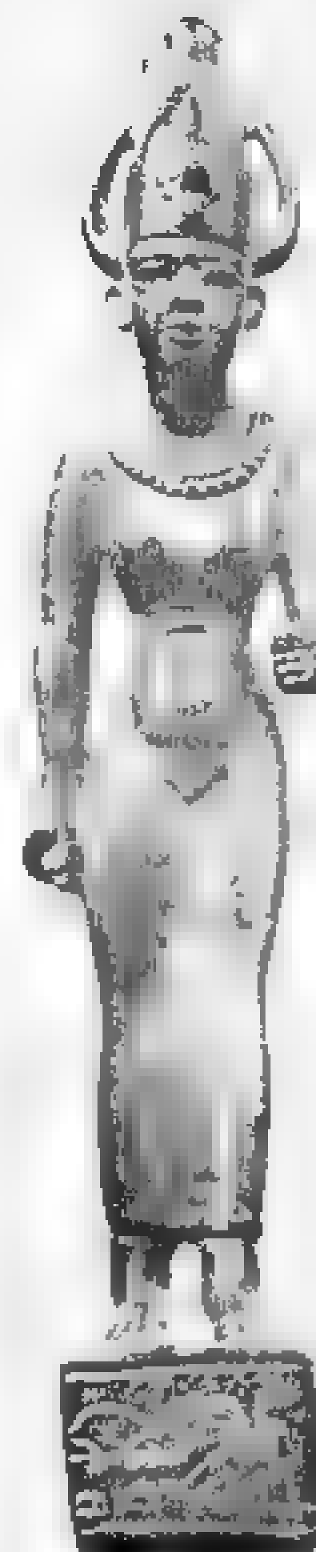


FIG. 2. — *Isis-Satis (bronze du Sérapéum)*

Un certain nombre de statuettes sont dediées à des divinités de la région memphite comme Imhotep, Ptah, sa compagne Sekhmet et leur fils Nefertoum[12]. On trouve également des dédicaces à des dieux dont les sanctuaires à Memphis sont connus par les papyrus demotiques et grecs : Anubis dont le sanctuaire, à l'époque grecque, était situé à l'autre extrémité de l'allée des sphinx, Bastet, Amon... Les documents nous parlent aussi des chapelles d'Horus, de Thot, d'Hathor dont les effigies de bronze ont également été retrouvées[13]

Enfin d'autres figurines attestent le culte de divinites qui ne sont pas spécifiques à Memphis. Une lettre fameuse écrite par une chanteuse d'Hathor et datant du Nouvel Empire commence par une liste des dieux adorés à Memphis qui donne une bonne idee de leur variété[14]. Ce fait est bien confirmé par les bronzes du Serapéum. Parmi les plus intéressants on trouve une représentation d'Atoum[15] sous l'aspect d'une anguille à tête humaine posee sur un socle qui contenait sans doute la dépouille momifiee de son animal sacré, le mastacembellus[16] (*fig* 3). Une autre statuette originale est celle d'un dieu-lion brandissant une harpé et qu'un texte nomme « le lion, grand de l'horizon »[17] (*fig.* 4). Peut-être s'agit-il du dieu M3ḥ3 adoré dans le Xe nome de Haute Egypte, au nord d'Akhmin ?[18]. Une representation d'Hapy, personnification de l'inondation, provient également du Sérapéum

Avec cette multitude de figurines divines il etait intéressant d'entreprendre une étude statistique qui aurait donné un reflet de la dévotion populaire à Memphis à une époque determinée Le nombre des statuettes du Louvre identifiées avec certitude est trop faible pour cela On pourrait évidemment y joindre les documents publiés par Daressy dans le Catalogue du Musée du Caire mais il est loin d'être exhaustif. Pour ma part j'ai préféré utiliser le Catalogue provisoire du Sérapéum fait par Mariette en Égypte. C'est une liste d'objets portant les n°s 1 à 3054, mentionnant le lieu et la date de leur découverte. Le reste du manuscrit a disparu



FIG. 3. — *L'anguille d'Atoum (bronze du Sérapeum)*

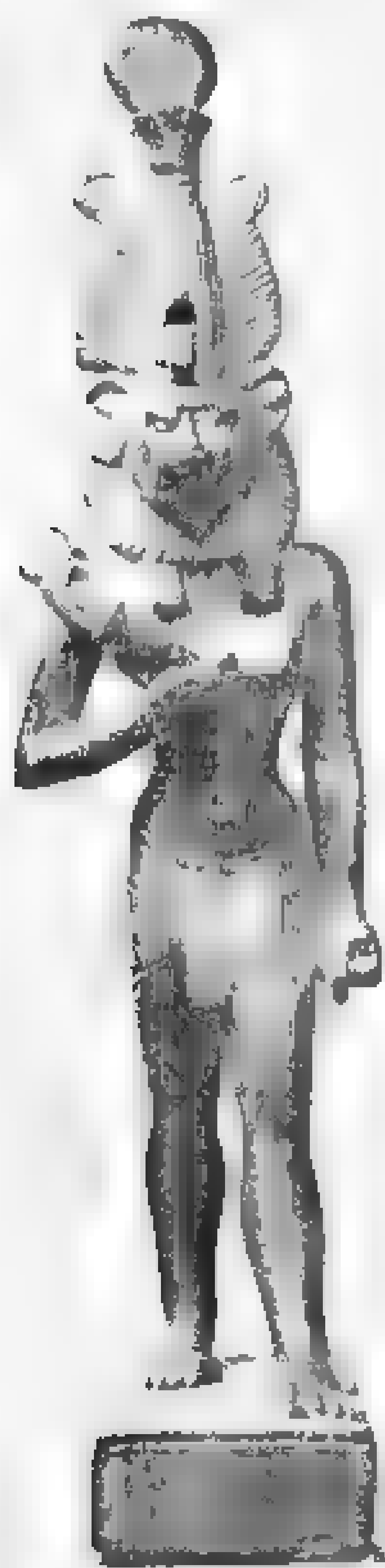


FIG. 4 *Le « lion, grand de l'horizon » (bronze du Sérapéum)*

La partie conservée correspond à la période de fouilles s'étendant de mai 1851 à novembre 1851. En tenant compte des incertitudes dues aux descriptions parfois vagues de Mariette, je suis arrivée aux résultats suivants pour les principales divinités :

474	statuettes	d'Osiris
168	—	d'Isis
104	—	dieux enfants
94	—	taureaux Apis
41	—	déesses lionnes
32	—	de Ptah
25	—	d'Imhotep
18	—	d'Amon
16	—	d'Anubis...

Ces résultats recoupent ceux obtenus par Daressy dans le Catalogue du Caire. Il constatait avec étonnement qu'au Sérapéum, ce n'étaient pas les représentations du taureau Apis qui étaient les plus nombreuses mais celles de la famille osirienne[49]. Ceci confirme un fait bien connu, à savoir la ferveur croissante dont bénéficie Osiris à partir de la IIIe période intermédiaire.

LES DÉDICACES

On aimerait savoir quels étaient les dévots qui avaient consacré ces ex-votos. C'est ce que peuvent nous apprendre les textes inscrits sur la base des statuettes. Mariette, en découvrant les bronzes du Sérapéum, s'exclamait avec enthousiasme : « Le dromos a pour les collections du Louvre un intérêt exceptionnel . Ces statuettes ne sont pas, comme on pourrait le croire, des ex-votos d'origine royale, produits de la piété du roi qui a bâti le temple Des inscriptions hiéroglyphiques ornent le socle de la plupart de ces statuettes et les noms des habitants de Memphis qu'on y lit prouvent assez l'origine privée des ces monuments ! »[50] La réalité est beaucoup moins séduisante.

Les bronzes inscrits sont relativement rares car beaucoup étaient probablement fixés sur un socle de bois sur lequel le

texte était peint ; ces socles ont aujourd'hui disparu. Il ne reste donc au Louvre que 45 statuettes dont la base porte un texte souvent difficile à déchiffrer du fait de la corrosion du métal. Ces textes sont d'une sécheresse désolante ; ils sont invariablement construits sur le schéma « puisse le dieu X donner vie, santé, force (une belle vieillesse, une longue durée de vie...) à X, fils d'Y, né de la maîtresse de maison Z... ».

Les noms propres les plus fréquents sont des noms théophores de Basse Époque, bâtis sur les schémas P3-di-ˀImn et ˀImn-ir-di-s [51] ; ainsi trouve-t-on des personnages nommés P3-di-Wsir, P3-di Hr, P3-di Nt, Iˁḥ-ir-di-s, Ḫnsw ir-di-s ...[52]. Une autre catégorie de noms propres est calquée sur ceux des souverains de la XXVIe dynastie : Psmṯk, Nk3w, W3ḥ-ib-Rˁ ...[53]. A côté de ceux-ci, on enregistre d'autres noms bien attestés à la Basse Époque : T3-rmṯ-n-B3stt, Hr-wḏ3, Gmn-f-Hr-b3k ...[54] et quelques noms d'origine étrangère mais courants durant cette période, comme *Krf*[55], *Pwrm*...[56]. Enfin, un nom ˀIn-ˀImn-n3y-f-nbw, « qu'Amon ramène ses maîtres », appartient à cette catégorie d'anthroponymes à signification politique qui feraient allusion aux bannissements attestés à la XXIIe dynastie[57]. Les graphies ptolémaïques sont très peu nombreuses et banales : signalons un P3-n-Ḫmnw dans lequel le nom d'Hermopolis est écrit avec les signes hiératiques 4, écriture courante dès le Nouvel Empire. Une statuette d'Amon qui porte sur sa base deux inscriptions superposées au nom de personnages différents nous apprend que parfois les bronzes étaient réutilisés[58].

Ces suites de noms propres sont comparables à celles inscrites sur les petites stèles d'Apis, avec lesquelles il serait très intéressant d'établir des rapprochements : il est possible qu'un même personnage ait dédié une stèle et un ex-voto. Malheureusement, sur les bronzes du Sérapéum on ne trouve pratiquement pas de titres permettant de situer socialement et géographiquement leur propriétaire. En tout et pour tout j'en ai recensé cinq : deux prêtres d'Amon ḥm-nṯr ˀImn [59], un imy-st, ḥsk, ḫpt-wḏ3t, sm3ty Ipw, ˁḥ3 portant une

texte était peint ; ces socles ont aujourd'hui disparu. Il ne reste donc au Louvre que 45 statuettes dont la base porte un texte souvent difficile à déchiffrer du fait de la corrosion du métal. Ces textes sont d'une sécheresse désolante ; ils sont invariablement construits sur le schéma « puisse le dieu X donner vie, santé, force (une belle vieillesse, une longue durée de vie...) à X, fils d'Y, né de la maîtresse de maison Z... ».

Les noms propres les plus fréquents sont des noms théophores de Basse Époque, bâtis sur les schémas P3-di-Imn et Imn-ir-di-s[51] ; ainsi trouve-t-on des personnages nommés P3-di-Wsir, P3-di-Ḥr, P3-di-Nt, ꜥnḫ-ir-di-s, Ḫnsw-ir-di-s ...[52]. Une autre catégorie de noms propres est calquée sur ceux des souverains de la XXVIe dynastie : Psmṯk, Nk3w, W3ḥ-ib-Rꜥ ...[53]. A côté de ceux-ci, on enregistre d'autres noms bien attestés à la Basse Époque : T3-rmṯ-n-B3stt, Ḥr-wḏ3, Gm-n.f-Ḥr-b3k ...[54] et quelques noms d'origine étrangère mais courants durant cette période, comme *Krf*[55], *Pwrm*...[56]. Enfin, un nom In-Imn-n3y.f-nbw, « qu'Amon ramène ses maitres », appartient à cette catégorie d'anthroponymes à signification politique qui feraient allusion aux bannissements attestés à la XXIIe dynastie[57]. Les graphies ptolémaïques sont très peu nombreuses et banales : signalons un P3-n-Ḫmnw dans lequel le nom d'Hermopolis est écrit avec les signes hiératiques 4, écriture courante dès le Nouvel Empire. Une statuette d'Amon qui porte sur sa base deux inscriptions superposées au nom de personnages différents nous apprend que parfois les bronzes étaient réutilisés[58].

Ces suites de noms propres sont comparables à celles inscrites sur les petites stèles d'Apis, avec lesquelles il serait très intéressant d'établir des rapprochements : il est possible qu'un même personnage ait dédié une stèle et un ex-voto. Malheureusement, sur les bronzes du Sérapéum on ne trouve pratiquement pas de titres permettant de situer socialement et géographiquement leur propriétaire. En tout et pour tout j'en ai recensé cinq : deux prêtres d'Amon ḥm-nṯr Imn[59], un imy-st, ḥsk, ḥpt-wḏ3t, sm3ty Ipw, ꜥḥ3 portant une

suite de titres en rapport avec le culte des dieux lions[60], un portier iry-ꜥ3 [61] et enfin une suite de titres sacerdotaux obscurs que J. Yoyotte a eu la gentillesse de bien vouloir décrypter: il s'agirait d'un smsw, ḥm-šḫt fils d'un prêtre ḥry-[62].

Notons que la collection du Louvre n'est pas spécialement défavorisée puisque les bronzes du Caire publiés par Daressy ne mentionnent pas de titres. Mais l'un d'entre eux porte une inscription très intéressante pour la datation puisqu'il y figurent deux cartouches appartenant au roi Apriès[63].

DATE ET SIGNIFICATION

Cette inscription est à rapprocher de celle d'une égide au double cartouche d'Amasis, conservée au Caire et provenant également du Sérapéum[64]. Malheureusement la date de la découverte ne peut être fixée avec précision ; elle s'inscrit entre 1850 et 1864, et l'égide ne provient pas forcément de la grande trouvaille du dromos. Cependant ces objet tendent à confirmer la date limite avancée par J. Ph. Lauer pour cette allée qui relie deux édifices construits par les souverains de la XXXe dynastie ; le dromos serait aussi l'œuvre des Nectanébo[65].

Les noms propres inscrits sur les statuettes de bronze plaident plutôt en faveur de l'époque Saïte. Le problème posé par leur présence sous un dallage attribué à la XXXe dynastie est celui de toutes les cachettes de temple : il est vraisemblable que ces objets, matériel de culte et statues divines, proviennent du déménagement de sanctuaires antérieurs à ceux construits par les Nectanébo[66]. Les innombrables statuettes étaient probablement offertes par les pèlerins dont la mémoire demeurait ainsi auprès des dieux de Memphis. Leur accumulation à l'intérieur des lieux saints posait un cas de conscience aux prêtres qui trouvèrent cette solution pour s'en débarrasser sans les profaner.

Cette explication me semble préférable à celle de Mariette

suite de titres en rapport avec le culte des dieux lions[60], un portier ḥry ꜥ3w [61] et enfin une suite de titres sacerdotaux obscurs que J. Yoyotte a eu la gentillesse de bien vouloir décrypter: il s'agirait d'un smsw, ḥm 3ḫt fils d'un prêtre tnfy [62].

Notons que la collection du Louvre n'est pas spécialement défavorisée puisque les bronzes du Caire publiés par Daressy ne mentionnent pas de titres. Mais l'un d'entre eux porte une inscription très intéressante pour la datation puisqu'il y figurent deux cartouches appartenant au roi Apriès[63].

Date et signification

Cette inscription est à rapprocher de celle d'une égide au double cartouche d'Amasis, conservée au Caire et provenant également du Sérapéum[64]. Malheureusement la date de la découverte ne peut être fixée avec précision ; elle s'inscrit entre 1850 et 1864, et l'égide ne provient pas forcément de la grande trouvaille du dromos. Cependant ces objet tendent à confirmer la date limite avancée par J. Ph. Lauer pour cette allée qui relie deux édifices construits par les souverains de la XXXe dynastie ; le dromos serait aussi l'œuvre des Nectanébo[65].

Les noms propres inscrits sur les statuettes de bronze plaident plutôt en faveur de l'époque Saïte. Le problème posé par leur présence sous un dallage attribué à la XXXe dynastie est celui de toutes les cachettes de temple : il est vraisemblable que ces objets, matériel de culte et statues divines, proviennent du déménagement de sanctuaires antérieurs à ceux construits par les Nectanébo[66]. Les innombrables statuettes étaient probablement offertes par les pèlerins dont la mémoire demeurait ainsi auprès des dieux de Memphis. Leur accumulation à l'intérieur des lieux saints posait un cas de conscience aux prêtres qui trouvèrent cette solution pour s'en débarrasser sans les profaner.

Cette explication me semble préférable à celle de Mariette

qui pensait que les statuettes avaient été placés sous le dromos pour sanctifier et purifier le sol avant la construction[67]. Mais, parmi toutes les richesses du Sérapéum, il reste au grand égyptologue le mérite d'avoir reconnu l'intérêt de ces objets d'apparence modeste, et qui constituent des témoins irremplaçables de l'histoire religieuse et sociale du Sérapéum de Memphis.

NOTES

1. Mariette-Maspéro, *Le Sérapéum de Memphis* (1882) ; Lauer-Picard, *Les statues ptolémaïques du Sarapiéon de Memphis* (1955).
2. *Id., ibid.*, 13, fig. 8 ; Mariette-Maspéro, *op. cit.*, p. 29.
3. Mariette, *Le Sérapéum de Memphis* (1857), IIIe partie, pl. 11 et 20 ; Ziegler, *Dossiers de l'archéologie*, 1980, 30.
4. Malinine, Posener, Vercoutter, *Catalogue des stèles du Sérapéum de Memphis I* (1968).
5. Mariette-Maspéro, *op. cit.*, p. 28 ; Lauer-Picard, *op. cit.*, p. 12.
5 bis. C'est près de ce pylône que Mariette découvrit le torse de Chabaka (N 2541 = Sérapéum *n°* 162).
6. Mariette-Maspéro, *op. cit.*, p. 32 ; Lauer-Picard, *op. cit.*, p. 19.
7. Mariette-Maspéro, *ibid.*
8. Archives 7 DD 6.
9. Mariette-Maspéro, *op. cit.*, p. 79 ; W. B. Emery, *JEA* 57, 4-9 ; H. S. Smith, *BSFE* 70, 11-27.
10. Ferri-Pisani, *Gazette des Beaux-Arts* (1859), pp. 275 *sq.* Cette collection a été partiellement achetée par Rollin et Feuardent ainsi que d'autres objets appartenant à la famille Bonaparte (voir Van Dijk, *G.M.* 43, 7).
11. Daressy, *Statues de divinités, CGC* (1906), III-IV.
12. Lauer-Picard, *op. cit.*, p. 20.
13. L'inventaire m'a aimablement été communiqué par M. Sellier, Conservateur du Musée.
14. Conservé aux Archives des Musées de France.
15. Dépôt en 1960.
16. Analyses faites sur une série de statuettes d'Amon.
17. N 5022.
18. AF 1983.
19. N 5153 f.
20. Préaux, *L'économie royale des Lagides*, p. 264.
21. Gourlay, *BIFAO*, 79, 92-94.
22. *Id., ibid.*, 93 n. 2.
23. Ray, « The House of Osorapis », *in Man, Settlement and Urbanism* (1972), p. 702.

24. Roeder, « Die Arme der Osiris Mumie », *Mélanges Firchow*, pp. 248-286.
25. N 5199 voir Schott, *ZÄS* 98, 42-50 et Traunecker, *BIFAO* 72, pp. 203 *sq.*
26. Kamel, *ASAE*, LX, 65-71.
27. Kater-Sibbes-Vermaseren, *Apis I, The monuments of the Hellenistic Roman Period from Egypt* (1975).
28. Voir la remarque de Schott, *RdE* 19, 88-91.
29. N 423.
30. Mariette-Maspéro, *op. cit.*, p. 17, n. 2.
31. N 5141 = Lanzone, *Dizionario*, pp. 212-213 = Roeder, BZW 232.
32. Sauneron, *Le papyrus magique illustré de Brooklyn* (1970) ; Lange, *Le papyrus Harris*, pp. 59-60.
33. Panthée E 11554 (règne de Psamétique Ier) dont je prépare la publication.
34. Mariette-Maspéro, *op. cit.*, p. 143 ; Vandier, *Mélanges Mariette* (1961), pp. 105-123.
35. N 5109.
36. Griffiths, *JEA* 62, 153-159 ; Masson, *RdE* 29, 63-67 ; Graefe, *JEA* 65, 171-173.
37. N 5155.
38. Goyon, *BIFAO* 78, 439-458.
39. N 5031. Voir D. Valbelle, *Satis et Anoukis* (1981), n° 393, pl. VIII.
40. Hypothèse suggérée par J. Yoyotte que je remercie d'avoir bien voulu examiner les pièces les plus importantes.
41 Ḥr-pꜣ-ẖrd N 5029 ; Ḫnsw N 5176 ; Nḥꜣ N 5136.
42. AF 1693.
43. Guilmot, *CdE* 74, 359-378 avec bibliographie de base.
44. Papyrus Sallier IV = Gardiner LEM 89 = Caminos LEM, pp. 333 *sq.*
45. N 5200.
46. Drillon, *Contribution de la technique radiologique à l'étude d'objets égyptiens en bois du Musée du Louvre* (Mémoire soutenu le 13 janvier 1975 à l'Ecole du Louvre).
47. N 5077.
48. Beinlich, *Studien zu den « Geographischen Inschriften » (10-14 O. Ä. Gau)*, pp. 111-113, hypothèse suggérée par J. Yoyotte.
49. Daressy, *op. cit.*, III.
50. Mariette-Maspéro, *op. cit.*, p. 77.
51. Ranke, *PN* II, 243.
52. Ranke, *PN* I, 270, 21.
53. Ranke I, 136, 8 ; I, 213, 16 ; I, 72, 28.
54. Ranke I, 364, 23 ; I, 246, 23 ; I, 351, 26.
55. Meulenare, *CdE* 31, 255-6.
56. Masson-Yoyotte, *BdE* XV, 43.
57. Guentch-Ogloueff, *BIFAO* 40, 132.
58. N 5060.
59. E 3783 - N 5137.
60. N 5077.
61. N 5137.
62. N° non identifié (étiquette Sérapéum).
63. Daressy, *op. cit.*, p. 74, n° 38245.
64. Masson-Yoyotte, *op. cit.*, 40 = Mariette, Album photographique du Musée de Boulaq, pl. 37.
65. Lauer-Picard, *op. cit.*, p. 24.
66. Smith, *BSFE* 70, 17.
67. Mariette-Maspéro, *op. cit.*, p. 77.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie du Champ-de-Mars — Toulouse
— Dépôt Légal 3e trimestre 1981 —
[redacted]